

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“La profession de foi du vicaire savoyard” (1762)

essai d'une soixantaine de pages

de Jean-Jacques ROUSSEAU

pour lequel on trouve un résumé
puis un commentaire.

Bonne lecture !

Résumé

Un jeune calviniste venu, «*dans une ville d'Italie*», se convertit au catholicisme, qui était dérouté par la doctrine nouvelle qu'on lui enseignait, qui était sur le point de sombrer dans le doute, rencontra un «*vicaire savoyard*» qui lui fit contempler un large panorama dominé par les Alpes. Puis il lui indiqua que, pour lui, un tel paysage portait à la méditation et à l'adoration de «*l'Être des êtres et le dispensateur des choses*». Et il entreprit de lui raconter par quelle évolution il était passé pour en arriver à cette attitude.

«*Né pauvre et paysan*», il était devenu un prêtre qui avait «*toujours mené une vie uniforme et simple*». Pourtant, même s'il avait toujours «*respecté le mariage*», il avait été l'objet d'un «*scandale*», et avait été «*chassé*». De ce fait, «*de tristes observations renversèrent ses idées*», et il tomba dans «*l'incrédulité*», «*l'incertitude et le doute*». Dans un sursaut, il décida de chercher «*la vérité*» «*sur la cause de [s]on être et sur la règle de [s]es devoirs*», ne pouvant admettre ni le dogmatisme de l'«*Église*» ni le scepticisme des «*philosophes*» ; la diversité des opinions de ceux-ci l'avait surpris, car ils «*ne s'accordent que pour se disputer*», chacun voulant «*penser autrement que les autres*», d'où le

reproche qu'il leur fait de leur vanité : «Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. [...] L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée ; chez les athées il serait croyant.»

En conséquence, sa lecture de leurs œuvres, au lieu de le délivrer de ses doutes, n'avait fait que les augmenter. Il en vint à conclure à «l'*insuffisance de l'esprit humain*» car, disait-il, «nous n'avons point la mesure de cette machine immense» qu'est l'univers, et «nous nous ignorons nous-mêmes». Il déclare : «J'ignore pourquoi l'univers existe; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié: je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, dirait-il, à quoi le tout est bon; mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres.»

Il se demanda alors quelle idée nous pouvons nous faire raisonnablement de l'univers et de la place que l'être humain y occupe. Pour lui, il nous suffit de savoir observer pour voir qu'il est «le roi de la terre qu'il habite ; car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des éléments par son industrie [«activité»], mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher.» Il continua par une diatribe contre les «matérialistes» qui prétendent réduire la grandeur de l'être humain : «Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports? je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; et je me comparerais aux bêtes ! Âme abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles ; ou plutôt tu veux en vain t'avilir, ton génie dépose contre [«accuse»] tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.»

Cependant, le vicaire savoyard décida «d'apprendre à borner [s]es recherches à ce qui [l]'intéressait immédiatement» ; de consulter «la lumière intérieure». Se rappelant les «différentes idées» qu'il avait eues, il retint celle de «l'*Être des êtres et le dispensateur des choses*». Mais il se demanda : «Quel droit ai-je de juger les choses? [...] Qu'est-ce qui détermine mes jugements?», pensant : «Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes».

Se disant que ce ne pouvait être qu'à la lumière du principe d'évidence qu'il lui était possible d'examiner ses connaissances, statuant que «la vérité est dans les choses», il établit cette «première vérité» : «J'existe puisque j'ai des sensations», puisque mes sens sont impressionnés par les choses extérieures. Il détermina : «Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.» Aussi se donna-t-il la «règle de [s]e livrer au sentiment plus qu'à la raison». Poursuivant son examen, il découvrit que la différence essentielle entre l'être humain et la matière tient au fait que le premier est doué de la possibilité d'une action propre, alors que la seconde est inerte, ne peut être mue que par une impulsion extérieure à elle. Or, dans le firmament, elle nous apparaît être en mouvement.

Alors que les «matérialistes» rejettent l'idée d'une intelligence organisatrice, et attribuent l'harmonie du monde à un hasard favorable, il put donc affirmer qu'«il y a une volonté qui meut l'univers et anime la nature», et que, «si la matière mue montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois montre une intelligence suprême.» Il se disait convaincu de l'existence d'un «*Être suprême*», qui lui était garantie par «l'*ordre sensible de l'univers*», lui était confirmée par son seul «sentiment intérieur» [y en a-t-il d'extérieur?]. Il énonçait un credo : «Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage ; je le vois ou plutôt je le sens.»

Mais sa connaissance n'allait pas plus loin : «J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres ; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi ; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien.» Pour lui, tout ce qu'on peut savoir se ramène à une simple évidence, née d'un étonnement.

Devant son impuissance à concevoir «*l'essence infinie de Dieu*», le vicaire savoyard se résigne au silence et à l'adoration. Il rappelle ainsi que l'adoration de Dieu est un «*devoir de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes*». Il décrit son attitude devant Dieu : «*Je m'humilie, et lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.*» Il ajoute : «*Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul, ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer son divin auteur...*»

Il porte ce jugement : «*Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre*». Mais il y a un grand nombre de religions révélées contre lesquelles il dresse un véritable réquisitoire car, non seulement leurs dogmes sont contradictoires, mais ils sont vains puisqu'ils demeurent invérifiables ; ce qui les caractérise, c'est leur absolue gratuité, et leurs différences en ce qui concerne le cérémonial ; d'où son admonestation : «*Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion*» ; d'où son regret : «*Que d'hommes entre Dieu et moi !*» Parmi tant de religions, comment connaître la bonne? comment choisir entre diverses révélations connues les unes et les autres par des témoignages humains toujours sujets à caution? Il faudrait les examiner toutes. Pareille enquête exigerait des voyages, une immense documentation, le génie des langues originales, un esprit critique averti : il y faudrait toute une vie ! Enfin, si une seule religion est vraie, que sont aux yeux du Créateur tous les êtres humains qui n'ont pu la connaître? Le vicaire savoyard pense que «*celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures n'est pas le Dieu clément et bon que [sa] raison [lui] a montré.*»

Pour sa part, il tient à une religion «*naturelle*», qui n'a pas besoin de textes, de cultes avec leurs ministres, qui se contente de la sensation intime qu'il existe un «*Être suprême*». Si de Dieu nous ne devrions théoriquement ne pouvoir rien dire, car sa grandeur est impossible à concevoir, il faut, de toute nécessité, que, créateur de toutes choses, il soit éternel, intelligent, bon et juste. Et la justice divine implique la récompense des bons selon leurs mérites dans l'au-delà, où il est inévitable que reçoivent un châtiment les méchants qui ne sont pas toujours punis sur la terre. Voilà qui prouve l'immortalité de l'âme.

Cette religion «*naturelle*» n'a pas besoin de révélation, car celles qu'on nous propose sont de toute évidence l'œuvre des humains. En effet, «*dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à son mode [«sa façon»] et lui a fait dire ce qu'il a voulu*» ; «*les révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines*», d'où les contradictions, les différences qui séparent les religions. Les vraies révélations de Dieu sont les beautés et l'harmonie de la nature, ainsi que la voix de la conscience, au sujet de laquelle, dans un élan mystique, le vicaire savoyard compose alors un hymne spontané : «*Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreur en erreur à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.*» La conscience est «*la voix de l'âme*» («*les passions sont la voix du corps*») ; elle «*est à l'âme ce que l'instinct est au corps*».

Ces quelques convictions bien assurées permettent au vicaire savoyard de dégager une morale : «*Après avoir ainsi déduit les principales vérités qu'il m'importait de connaître, il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, et quelles règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé.*» Il continue : «*En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la nature en caractères ineffaçables.*» Il précise : «*Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser, mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme.*» Il s'ensuit qu'il peut affirmer : «*Tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal*» ; que, grâce à la conscience, c'est de la pratique de la vertu que l'être humain tire son bonheur. Il est inutile de chercher quelle est la nature de la conscience, de tenter de savoir, par exemple, si elle est innée ou acquise ; il suffit que nous la sentions en nous-mêmes. Pour lui, la morale est un jaillissement de l'âme qui prend conscience de sa

bonté naturelle, et l'on ne peut concevoir la possibilité d'être moral sans obéir à des règles. Mais, rejetant les «casuistes» [«théologiens s'appliquant à résoudre les cas de conscience»], et consultant plutôt de nouveau «la lumière intérieure», il en tire la conviction intime et invincible de notre libre-arbitre : «*On a beau me disputer [«contester»] cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat.*» Pour lui, Dieu a doté l'être humain de ce sens inné de la justice et de la vertu afin qu'il aime le bien.

Il pense qu'il ne faut pas reprocher à Dieu de permettre le mal car il le fait pour respecter la liberté de l'être humain, condition essentielle de sa vertu. «*Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence et ne peut lui être imputé.*» D'où ces objurgations : «*Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même !*» - «*Le mal est l'ouvrage de l'homme*» - «*Ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.*»

Selon le vicaire savoyard, il ne tient qu'à nous de faire bon usage de notre liberté, en nous conduisant selon la nature, c'est-à-dire selon la volonté divine. Il assure que, lorsque l'être humain s'adresse à Dieu, il doit, non pas l'importuner par ses demandes, mais bien le louer et le remercier sans cesse de lui avoir «*donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir.*» C'est de nous seuls que dépend notre bonheur.

Or, si l'être humain est roi de la terre, il n'est qu'un esclave dans la société. C'est là qu'est le mal, et il en est le seul responsable. Mais il est libre, et il lui suffit de se soumettre aux injonctions de la nature pour que nul mal ne puisse naître de lui.

À l'égard des religions, le vicaire savoyard se montre conciliant : «*Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires [...] Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement. Le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage quand il est sincère, sous quelque forme qu'il lui soit offert.*» Et il considère qu'il vaut mieux garder sa religion, ce qu'il conseille donc au jeune calviniste. D'ailleurs, il invite catholiques et protestants «*à s'entr'aimer, à se regarder comme frères*», à admettre «*qu'en tout pays et dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même est le sommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense de la morale.*» Mais ses préférences vont au christianisme : «*Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur.*» Pour lui, il est incontestable que, si «*la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*» Et il va retourner dire sa messe «*avec plus de vénération*».

En conclusion, résumant son propos, le vicaire savoyard définit l'attitude à finalement adopter : servir Dieu dans la simplicité de son cœur, négliger les dogmes (il répète : «*Le culte essentiel est celui du cœur*»), s'anéantir devant la «*majesté de l'Être suprême*» ; vis-à-vis des autres humains, pratiquer la tolérance, la charité chrétienne ; vis-à-vis de soi-même, écouter la voix de sa conscience, et pratiquer la vertu. Il termine son discours en donnant au jeune calviniste ce conseil : «*Osez confesser Dieu chez les philosophes, osez prêcher l'humanité aux intolérants.*»

Commentaire

Parlant de ‘*La profession du vicaire savoyard*’ dans la ‘*Troisième promenade*’ des ‘*Rêveries du promeneur solitaire*’, Rousseau indiqua sa genèse :

-Il avait côtoyé des «*philosophes modernes*» qui étaient d'*«ardents missionnaires d'athéisme et de très impérieux dogmatiques»*, des «*hommes intolérants*», à la «*désolante doctrine*», pleins d'*«animosité»*, dont les «*arguments*», les «*sophismes*», l'avaient «*ébranlé sans [l'] avoir jamais convaincu*».

-Sentant venir son «*déclin*», il voulut joindre à sa «*réforme externe et matérielle*», une «*réforme intellectuelle et morale*» et, craignant «*d'exposer le sort éternel de [son] âme pour la jouissance des biens de ce monde*», il décida alors, tout en «*craignant de [se] tromper sur toute chose*», en se fiant au «*sentiment qui [lui] parut le mieux établi directement*», en se disant que, s'il tombait «*dans l'erreur*», il n'en aurait pas «*la coulpe*», de fixer «*[ses] opinions, [ses] principes*» dans un texte.

-Il exécuta «*ce projet lentement et à diverses reprises*» à cause de multiples difficultés présentées par «*des mystères impénétrables et des objections insolubles*». On peut considérer que le texte trouva sa

première ébauche dans les "Lettres morales", dites encore "Lettres à Sophie", qu'il rédigea de décembre 1757 au début de l'année suivante, lettres adressées (mais sans doute jamais envoyées) à la comtesse Sophie d'Houdetot, dont il était tombé éperdument amoureux alors qu'il composait "La nouvelle Héloïse", et qui lui avait demandé de mettre au clair ses principes sur la morale. Puis il ajouta qu'il «persista», même s'il «craignai[t] de [se] tromper sur toute chose», car il était préoccupé par «les jugements de l'autre vie», «le sort éternel de [son] âme», questions sur lesquelles «il importe d'avoir un sentiment pour soi». Après que, en 1758, il ait pris connaissance de "De l'esprit", essai où Helvétius avait établi la nécessité de faire reposer sur le matérialisme la conception de l'univers, la rédaction trouva un nouvel élan, et se prolongea jusqu'en 1762.

Rousseau plaça in extremis, peu avant l'impression, cette digression d'une soixantaine de pages, "La profession de foi du vicaire savoyard" au milieu du "Livre IV" d'"Émile" parce qu'il examine alors la naissance des sentiments (plus particulièrement, l'amitié et la pitié), puis se pose la question de l'apprentissage de la connaissance par les êtres humains autour de deux thèmes : l'utilité de l'Histoire si elle est bien comprise, c'est-à-dire si elle est avant tout le récit de la vie des grands hommes, et celle des fables ; enfin en arrive à l'éducation de l'âme ; à ce moment se pose donc la question : que croira Émile ? Il voulut, par ce texte, amener les jeunes gens à s'intéresser aux questions religieuses. Cependant, "La profession de foi du vicaire savoyard" constitue un tout en soi, et n'a que des rapports assez lointains avec le reste. C'est en fait une œuvre dans une œuvre, et sa portée est beaucoup plus générale que celle du traité d'éducation. Aussi a-t-on pris l'habitude, dès le XVIII^e siècle, de l'éditer à part.

* * *

Il faut signaler que Rousseau fut lui-même un «jeune calviniste» qui avait été, en 1729, envoyé par sa protectrice, Mme de Warens, à l'hospice des catéchumènes de Turin pour y être converti au catholicisme. Et il usa d'un subterfuge rhétorique pour faire un aveu détourné, puisque d'abord le maître d'Émile prétend cesser de dire «de [son] chef ce que [il] pense», pour donner la parole au «vicaire savoyard» en garantissant «la vérité des faits qui vont être rapportés» pour, quelques pages plus loin, finir par reconnaître : «Je me lasse de parler en tierce personne, et c'est un soin fort superflu ; car vous sentez bien, cher concitoyen, que ce malheureux fugitif, c'est moi-même ; je me crois assez loin des désordres de ma jeunesse pour oser les avouer, et la main qui m'en tira mérite bien qu'aux dépens d'un peu de honte je rende au moins quelque honneur à ses bienfaits.»

Pour son personnage du «vicaire savoyard», Rousseau se serait souvenu de l'abbé Gaime, natif d'Héry-sur-Alby, en Savoie, un «homme de paix», qu'il avait rencontré dans sa jeunesse alors qu'il était précepteur dans une famille aristocratique, et dont il parla dans le "Livre troisième" des "Confessions" : «Il était jeune encore et peu répandu [«fréquentait peu le monde»], mais plein de bon sens, de probité, de lumières [«connaissances»], et l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus [...] Loin de m'ennuyer de ses entretiens, j'y pris goût à cause de leur clarté, de leur simplicité, et surtout d'un certain intérêt du cœur dont je sentais qu'ils étaient pleins» ; il précisa même qu'il est, «du moins en grande partie, l'original du vicaire savoyard», que «ses maximes, ses sentiments, ses avis furent les mêmes» que ceux exprimés ici. Pourtant, plus loin dans le "Livre troisième" des "Confessions", il mentionna un autre modèle : son professeur de latin au séminaire, M. Gâtier, d'Annecy, qui était d'ailleurs en poste à Turin.

De toute façon, il fallait que le vicaire soit savoyard, qu'il soit originaire de la Savoie, ce pays de hautes montagnes, aux paysages magnifiques, pour que ce soit bien l'exaltation provoquée par les spectacles qu'offre une nature exceptionnellement belle qui le conduise à l'idée qu'elle ne peut avoir qu'un auteur, qui serait «l'Être suprême».

En fait, c'est surtout Rousseau lui-même qui était le vicaire savoyard car la religion était pour lui une aspiration naturelle. À Paris, il avait pu oublier un temps sa ferveur. Cependant, à partir de 1750, déçu par les «philosophes» dont «la prodigieuse diversité de sentiments» était causée, selon lui, par «l'insuffisance de l'esprit humain», se refusant au scepticisme, au matérialisme et surtout à l'athéisme, il avait tenté à plusieurs reprises de faire le point de sa pensée religieuse, par exemple dans la "Lettre sur la Providence" et surtout dans "La nouvelle Héloïse". Ici, il en dressa un exposé

d'ensemble qu'il allait considérer comme définitif. La plupart de ses affirmations eurent pour origine son expérience personnelle et ses lectures.

Le personnage du «vicaire savoyard» permit justement à Rousseau d'exprimer les principes d'une «*religion naturelle*», un déisme reposant sur le sentiment de la beauté et de l'harmonie de la nature (l'ordre visible dans la nature atteste l'existence d'un Dieu créateur, désigné ailleurs comme «*le Père de la vie*») et une morale dont «*le culte essentiel est celui du cœur*». Il avait un enthousiasme et une conviction qui faisaient défaut à la plupart de ses contemporains, mais qui l'amènèrent à insérer dans son édifice logique des affirmations presque sans preuves, jaillies d'une sorte d'instinct. À la source de ses idées religieuses, il y avait essentiellement le besoin irréductible de croire. Déclarant que rien de ce que les «*philosophes*» proposaient ne peut satisfaire l'esprit, affirmant que l'être humain n'existe pas par sa pensée mais par sa faculté de percevoir par les sens, il substitua, en quelque sorte, au «*Je pense donc je suis*» de Descartes un «*Je sens, donc je suis*».

Rousseau attaqua vigoureusement l'athéisme des Encyclopédistes et le matérialisme de Diderot et Helvétius, qui rejetaient l'idée d'une intelligence organisatrice, et attribuaient l'harmonie du monde à un hasard favorable. Diderot ayant, dans ses "Pensées philosophiques" (1746), à la suite de Lucrèce ("De natura rerum") et en se fondant sur les lois de la probabilité, affirmé que la vie et tous les êtres organisés sont issus d'un «*jet d'atomes*» ; qu'il suffit donc qu'on suppose une quantité de jets suffisante pour arriver à la combinaison qui justement s'est réalisée ; Rousseau lui répondit : «*De ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un que son produit n'est point l'effet du hasard.*» : n'avait-il pas, dans un sens beaucoup plus limité, repris l'argument du pari de Pascal (dans ses "Pensées")?

Même s'il était loin de tourner en ridicule les religions révélées (dont il connaissait bien les principes, puisqu'il était un protestant converti au catholicisme et revenu au protestantisme !), les croyant toutes bonnes dans la mesure où leur culte est celui du cœur, Rousseau, qui rejetait l'intolérance dogmatique du parti dévot, fit dresser contre elles, par son vicaire, un réquisitoire acerbe qui fut admiré de Voltaire (il le fit relier à part). Rebuté, comme celui-ci, par les élucubrations métaphysiques, il ne tira pas ses convictions d'une révélation surnaturelle, pour définir son déisme, sa «*religion naturelle*», il se borna aux connaissances d'un intérêt immédiat, à l'analyse de la nature humaine.

Cependant, il se sépara de l'esprit voltaire parce que sa pensée religieuse était au cœur même de sa philosophie, parce que c'est avec une ferveur indiscutablement sincère que, sans adhérer formellement au christianisme, il s'inclina devant la personne de Jésus, sa doctrine, sa mort. Par sympathie pour lui, il concilia avec les exigences «philosophiques» ses aspirations profondément chrétiennes. En affirmant l'universalité des règles morales, il s'opposa à Voltaire, Diderot, Helvétius, d'Holbach, qui insistaient au contraire sur la relativité de la conscience. Cependant, pour lui, la moralité n'était pas liée à un absolu, mais à l'intention d'être vertueux.

On peut aussi remarquer la poursuite par Rousseau de son idée fondatrice : «*Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses misères la lui rendent désirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels.*» Mais, au sujet de la mort, il fit aussi cette intéressante constatation : «*L'image de la mort touche plus tard et plus faiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir : il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisants. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux.*»

* * *

Sur le plan littéraire, on constate ici chez Rousseau une démonstration généralement assez lourde et confuse, où il ne recula pas devant l'abstraction, mais où se remarquent :

- de l'effusion lyrique, en particulier en face du spectacle de la nature, comme dans le grand tableau initial où le vicaire savoyard mène le jeune converti «*hors de la ville, sur une haute colline au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne : dans*

l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage ; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens.»

- des procédés de polémiste qui donnent beaucoup de force persuasive ;
- des éléments oratoires ;
- des figures de style même dans l'expression de la pensée philosophique ; ainsi :
 - avec cette métaphore suivie : «*Les mortels flottent sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs pensées orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnaît sa route.*»
 - avec cette comparaison entre la simple évidence et l'étonnement d'un individu «*qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connaît pas l'usage de la machine, et qu'il n'eût point vu le cadran.*»

Le premier lecteur de "La profession de foi du vicaire savoyard" fut l'ami genevois de Rousseau, Paul-Claude Moulton, pasteur de son état.

Si, dans "Les confessions" ("Livre dixième"), il indiqua que M. de Malesherbes (qui était chargé de la censure des livres en France) lui avait écrit «que la "Profession de foi du vicaire savoyard" était précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre humain et celle de la cour dans la circonstance», tout en exigeant que le livre soit imprimé en Hollande, ce texte fut, selon ce que Rousseau écrivit dans la "Troisième promenade" de ses "Réveries du promeneur solitaire", «*indignement prostitué et profané dans la génération présente, mais peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens et de la bonne foi.*» Mais il contribua beaucoup à la condamnation d'"Emile" par l'Église catholique comme par les pasteurs protestants.

Il reste que l'affirmation de cette foi dégagée de tout dogme précis, que cette conviction sentimentale toute faite d'effusions, venaient en leur temps. Aussi le texte connut-il immédiatement un immense succès. S'il fut l'objet de multiples controverses, il suscita un profond mouvement d'idées religieuses, et ramena bien des âmes sinon à la religion, du moins à la religiosité.

Il exerça aussi son influence sur les mœurs et sur la littérature, et cela d'une manière très durable puisqu'elle ne fit que grandir et se développer jusqu'au milieu du XIXe siècle. Plus que ses contemporains, ce furent certains révolutionnaires, Robespierre en particulier (voir son discours "Sur l'Être suprême", à la suite duquel l'Être suprême de Rousseau fit donc un passage remarqué à Paris, en 1794, étant invité sur l'autel de la Terreur !), et surtout les premiers romantiques qui ont véritablement adhéré aux principes que Rousseau avait exposés.

Rousseau, qui a toujours présenté la "Profession de foi du vicaire savoyard" comme l'expression définitive de ses croyances, n'allait jamais s'écartez de cette conception, qu'il affirma encore dans sa dernière œuvre ("Les rêveries du promeneur solitaire").

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirlitteraire.com